

POLÍTICA

PARA COMPRENDER EL BLOQUEO POLÍTICO Y LA INGOBERNABILIDAD ACTUAL DE ESPAÑA

En Espagne, le socialiste Pedro Sanchez n'obtient pas l'investiture du Parlement

Le Monde.fr 05.03.2016

Le Congrès des députés a de nouveau voté majoritairement contre l'investiture du socialiste Pedro Sanchez, vendredi 4 mars. Le chef du parti socialiste espagnol (PSOE) brigait la présidence du gouvernement en s'appuyant sur une **alliance avec le parti centriste libéral Ciudadanos.**

M. Sanchez pouvait donc **compter**, en additionnant ces voix aux siennes, **sur** (*contar con*) **le soutien** (*el respaldo*) de 130 députés. L'alliance des socialistes et des centristes n'a réuni que 131 voix pour contre 219 contre. Comme ils l'avaient fait mercredi, **le parti de gauche radicale Podemos et les conservateurs du Parti populaire (PP) de Mariano Rajoy, chef du gouvernement sortant, ont voté contre l'investiture de M. Sanchez,** un professeur d'économie de 44 ans qui dirige le parti socialiste depuis 2014.

Lors d'un premier vote, mercredi, Pedro Sanchez avait déjà échoué à trouver une majorité à la chambre basse. **C'est la première fois qu'un candidat désigné par le roi pour former un gouvernement n'est pas investi** (*ser investido*) **depuis que** (*desde que*) l'Espagne a retrouvé la démocratie après la mort de Francisco Franco, en 1975. **Les partis politiques ont encore deux mois devant eux** (*dos meses por delante*), **jusqu'au** (*hasta*) **2 mai**, pour négocier des alliances et **échapper à** (*evitar*) **de nouvelles élections, qui auraient lieu le 26 juin.**

Sans majorité au Parlement, l'Espagne file tout droit vers de nouvelles élections

Le Monde.fr | 02.03.2016

Un Parlement espagnol rénové, comprenant pour la première fois Podemos, a âprement débattu mercredi 2 mars de l'avenir de l'Espagne, et a voté contre l'investiture du socialiste Pedro Sanchez, allié aux libéraux de Ciudadanos.

Alors qu'il avait besoin de la majorité absolue, le chef de file du Parti socialiste espagnol (PSOE) n'a pas réussi à recueillir les soutiens nécessaires : 219 députés ont voté contre son investiture. Il avait pourtant tenté la veille de convaincre les parlementaires de gauche de voter pour lui : « *Aujourd'hui, dans cette chambre, une large majorité défend un changement de gouvernement, un changement de politique. Pourquoi ne pas mettre tout cela en marche dès la semaine prochaine ?* » Il a ainsi détaillé **les mesures** (*medidas*) les plus sociales de son programme, notamment **les aides d'urgences aux plus démunis** (*desfavorecidos*). Mais son **appel** (*llamamiento*) n'a pas été entendu.

La déconvenue (*tropiezo, revés, desengaño*) de M. Sanchez n'est que le dernier épisode du blocage politique qui dure en Espagne **depuis près de trois mois** (*desde hace casi 3 meses*). **Les élections législatives de décembre 2015 ont mis fin au bipartisme** et au

duel auquel se livraient depuis près de quarante ans les conservateurs du PP et les socialistes du PSOE. Aucune des deux grandes formations ne dispose désormais d'assez de voix pour avoir une majorité nette au Parlement.

Le dernier scrutin a en effet vu **débouler sur la scène politique** (*llegar arrasando a la escena política= arrivée triomphante*) les partis **Podemos** (gauche alternative) et **Ciudadanos** (centriste libéral), qui ont recueilli respectivement **20,7 % et 13,9 % des voix**. **Le PP et le PSOE doivent donc trouver un accord avec ces nouveaux venus** (*recién llegados*) **pour espérer gouverner**, chose que n'a pas réussi à faire le premier ministre sortant Mariano Rajoy.

Arrivé en tête avec 28,7 % des voix, le conservateur a dû renoncer, fin janvier, à former un gouvernement faute de soutiens suffisants à l'investiture au Parlement. En raison notamment des affaires de corruption qui touchent le parti de droite, les libéraux de Ciudadanos ont **refusé de** (*rechazar + inf/ negarse a + inf*) négocier.

Le roi Felipe VI s'est donc tourné vers le deuxième des élections législatives, Pedro Sanchez. Mais après avoir obtenu le **pire résultat de l'histoire du PSOE (22 %)**, sa première tâche était de former des alliances avec Ciudadanos et Podemos pour façonner une majorité nette.

Le **24 février**, la nouvelle formation centriste **Ciudadanos et le PSOE** ont annoncé un **accord de gouvernement**. Le texte prévoit notamment l'introduction d'un **revenu minimum vital, des mesures de lutte contre la corruption ou encore la limitation à deux mandats de la présidence de gouvernement**. En échange de ces mesures, les libéraux ont apporté leurs 40 voix à Pedro Sanchez lors du vote parlementaire du 2 mars.

Le socialiste pouvait donc compter, en additionnant ces voix aux siennes, sur le soutien de 130 députés. Un chiffre toutefois insuffisant dans un Parlement qui compte 350 parlementaires, avec une majorité absolue des voix fixée à 176 voix.

Pour arriver à ce total et espérer obtenir la confiance du Parlement, **Pedro Sanchez avait donc besoin des voix des 65 élus de Podemos**. **Mais après l'accord signé entre le PSOE et le parti de centre libéral Ciudadanos, Podemos avait annoncé la suspension des négociations avec les socialistes**. Si certains points auraient pu convenir à Podemos, **le texte ne prévoit aucune hausse des impôts sur le revenu, indispensable pour financer l'augmentation des dépenses publiques que défend le parti de Pablo Iglesias**. L'accord prévoit également des **mesures trop libérales** pour les dirigeants de Podemos en matière, notamment, de **droit du travail**. Le texte **s'oppose aussi « à toute tentative de convoquer un référendum ayant pour objectif d'impulser l'autodétermination de n'importe quel territoire d'Espagne »**. Or Podemos défend la tenue d'un référendum sur l'indépendance de la Catalogne. Avant que soit entériné l'accord entre Ciudadanos et le PSOE, Pablo Iglesias avait posé ses conditions aux socialistes. Il **souhaitait obtenir pour son parti les postes de vice-président, de ministres de la justice, de la défense, de l'intérieur et des affaires étrangères**. Des propositions qualifiées alors de « chantage » par Pedro Sanchez.

PARA COMPRENDER EL PAPEL FUNDAMENTAL DE LA INVESTIDURA DE UN PRESIDENTE DE GOBIERNO

La utilidad de una investidura

1 MAR 2016 Opinión Elpaís.es

Francesc de Carreras es profesor de Derecho Constitucional.

Tanto el programa del candidato **como** (*autant/aussi bien... que*) el debate son elementos fundamentales para controlar al futuro Gobierno, **sea el que sea** (*quel qu'il soit*), y también a la oposición, **sea la que sea** (*qu'elle qu'elle soit*).

[...] En una forma de gobierno parlamentaria, estas sesiones **nunca** son un **mero trámite** (*simple formalité*) ni, **por supuesto** (*bien entendu, bien sûr*), son inútiles, **sino** (*ne jamais... MAIS*) todo lo contrario.

Desde el punto de vista institucional, la democracia política se basa en una cadena sucesiva de relaciones de confianza para el nombramiento o designación de cargos públicos que da origen, en sentido inverso, a que estos, **los designados, son responsables ante quien los nombra** (*face à elui qui les nomme*), lo cual tiene como consecuencia que los puede **cesar en el cargo** (*suspendre de leur fonction, révoquer*). En un sistema parlamentario esta cadena empieza en las mismas elecciones y termina en la designación de los altos cargos ministeriales pasando por el presidente y los ministros que componen su gabinete.

La investidura del candidato a presidente del Gobierno se inscribe, pues, en esta lógica: en estos días, el Congreso de los Diputados, por mayoría, le otorgará o no la confianza. Sin embargo, es muy importante hacer notar que **esta confianza, en positivo o en negativo, debe justificarse públicamente por parte de los grupos políticos de la cámara**, aquellos que han sido previamente consultados por el Rey. Y ahí entran en escena **dos elementos básicos: el programa político y el posterior debate.**

El programa lo expone el candidato y es "su programa", no el de su Gobierno, que aún no está constituido. Ahí puede **comprobarse** (*constater*) **el predominio** (*l'importance*), a la vez que la **responsabilidad, del presidente**: los ministros deberán ejecutar el programa del presidente; **a su vez** (*à son tour*), en el futuro, por la ejecución de este programa, **al presidente se le pueden demandar responsabilidades políticas** (*on peut exiger des responsabilités politiques au président*), especialmente por parte de los grupos que le han apoyado. Por tanto, **las medidas propuestas en el programa adquieren una gran importancia.** No sólo deben ser el motivo de dar o no su respaldo a la investidura del candidato sino que son también aquellas medidas **cuyo cumplimiento se le debe exigir** (*littéralement : dont le respect on doit lui exiger = dont on doit exiger qu'il les respecte*).

Con lo dicho, ya hemos destacado implícitamente el segundo elemento, la importancia del debate de investidura en el Pleno. El candidato no sólo debe enunciar las medidas de su programa sino también justificarlas. Pero, a su vez, **los demás grupos** (*les autres groupes*), **al apoyarlas** (*en les soutenant*) o **rebatirlas** (*réfuter*), **de hecho están haciendo público su propio programa** y si el candidato no sale investido, en las sucesivas rondas para elegir presidente no pueden ser incoherentes con lo ya expresado, especialmente **en el caso de ser ellos** (*s'ils sont*) los candidatos. **Por tanto** (*donc*), **lo dicho** (*ce qui est dit*) en el debate **compromete** (*engage, compromet*) para el futuro, el inmediato y el de la legislatura que empieza.

Todos se comprometen, en cierto modo, y quedan prisioneros de sus propuestas. En este

sentido, tanto el programa como el debate son elementos fundamentales para controlar al futuro Gobierno, sea el que sea, y también a la oposición, sea la que sea. Y la función de control político es la principal función del Congreso, el cual representa al pueblo español en esa labor.

Cabe preguntarse **hasta qué punto** (*à quel point, dans quelle mesure*) compromete el programa político. Dicho más claramente: **¿puede exigirse el exacto cumplimiento de las medidas que contiene dicho programa a lo largo de los cuatro años de legislatura?**

Está claro que el programa no vincula jurídicamente, es decir, que **su incumplimiento no obliga a dimitir** (*démissionner*), **ninguna norma constitucional lo establece**. Pero, **¿y políticamente?** ¿Hay razones política para que el presidente deba dimitir por el incumplimiento del programa? Respuesta: **no necesariamente**. “Cuando ciertos hechos cambian, yo también cambio”, dijo más o menos Keynes. Esta inteligente reflexión puede aplicarse al caso. Sucede a menudo, para no decir casi siempre, que **durante los cuatro años de mandato parlamentario, determinados factores de la realidad — económicos, políticos, sociales, muy especialmente en el campo internacional— se modifican de manera sustancial y la aplicación literal de las medidas del programa deben ser adaptadas para no perjudicar** (*porter préjudice, léser*) **a los intereses generales**.

[...] Por tanto, **en una sesión de investidura, acabe como acabe** (*peu importe comment elle finira*), **lo que cuenta** no es sólo la aritmética de los votos sino también, y de manera muy relevante, **lo que en ella se expone y se debate**, tanto por parte del candidato como de los demás grupos.

Esta es la utilidad de la sesión que hoy empieza: más que a **la suma** (*addition*) de los votos, **a lo que hay que estar atento** (*ce à quoi il faut être attentif*) es a las propuestas que unos y otros formulan, para **averiguar** (*vérifier*) las posibilidades de encontrar **coincidencias** (*point communs*) o, al contrario, concluir que las distancias (*différences, ici*) son, **por más esfuerzos que se hagan** (*concession : quels que soient les efforts réalisés*), **insalvables** (*insurmontables*). **En todo caso, debe ser más importante escuchar argumentos que contar presumibles votos.**

ECONOMÍA

PARA COMPRENDER EL IMPACTO DEL BLOQUEO POLÍTICO ACTUAL SOBRE LA ECONOMÍA ESPAÑOLA

La inestabilidad política tiene un precio... y lo pagamos todos
04/03/2016 expansion.com

La inestabilidad política ya nos está costando medio punto de crecimiento y puede ser mucho peor si perdura.

El segundo fracaso anunciado de Pedro Sánchez para lograr la investidura, esta vez por mayoría simple, prolonga **dicha** (*cette*) inestabilidad.

La situación puede empeorar, y no solo **por** (*à cause de*) los indicadores económicos o la paralización de proyectos e **inversiones** (*investissements*). [...]

El problema de unas nuevas elecciones iría **más allá** (*au-delà, plus loin que*) del tiempo que se habría perdido, con el consiguiente **deterioro** (*détérioration*) de las expectativas

(ici, perspectives), pérdida de inversiones...

El principal problema podría consistir en que para que se pudiera formar gobierno, "por mucho 'voto útil' que hubiera en unas nuevas elecciones generales (*quel que soit le vote utile qu'il y aurait ...*), sería además necesario que muchos de los 9,2 millones de votantes que se quedaron en casa acudieran (*il faudrait que... aillent voter*) a las urnas y votaran en un sentido que permitiera una mayoría, algo harto difícil (*très difficile*) a fecha de hoy", por lo que (*donc*) seguiría la incertidumbre (*l'incertitude*).

[...] Hace no mucho (*il y a peu*) me comentó el presidente de un banco español que incluso si se impusiera (*même si Podemos s'imposait*) Podemos la economía española seguiría más o menos por la senda (*continuer dans la voie de*) de la ortodoxia económica al estar tutelada por Bruselas (*étant sous la tutelle de Bruxelles*). "No nos dejarían (*laisser, permettre*) ir al desastre, solo hay que ver lo que está pasando con Tsipras en Grecia", dijo, donde la economía sigue contrayéndose (*continuer de se rétracter - contraer*), el salario mínimo está clavado en 684 euros; la tasa de paro, en el 24,6%; la deuda, en el 171% del PIB; el déficit, en el 4,4%, y la prima de riesgo, en 978 puntos. .. Y ya les están exigiendo una nueva reforma de las pensiones.

SOCIEDAD

PARA COMPRENDER Y DENUNCIAR LA PLAGA (FLÉAU) DE LA VIOLENCIA MACHISTA

Actividad facultativa : VERSION

Ocho

El País, Almudena Grandes, 1 FEB 2016

Son ocho. Si fueran diputados de algún partido mayoritario, podrían tal vez desbloquear el Gobierno de la nación. Si fueran escaños en la cámara catalana, podrían inclinar la balanza a favor o en contra de la independencia. [...] Si fueran testigos del caso Nóos, habrían resultado decisivos para aprobar o condenar la decisión de las magistradas que van a sentar en el banquillo a Cristina de Borbón. Si hubieran muerto en un atentado yihadista, estarían abriendo los telediarios en todos los países del mundo. [...] Si fueran subordinados de algún poderoso dirigente regional pillados con las manos en la masa, los líderes nacionales de su partido declararían que no existe responsabilidad política alguna de sus superiores. Si fueran trabajadores que han perdido su trabajo no significarían nada en absoluto. Si fueran toneladas de alimentos recogidos en una campaña solidaria estaríamos muy orgullosos de nosotros mismos.

Son siete mujeres y una niña de un año y medio. Son las ocho víctimas que el machismo criminal ha cosechado en un solo mes, enero de 2016. Hay quien dice que es una tragedia irresoluble, hay quien habla de la maldad individual de ciertos sujetos, hay quien confía en la educación para resolver el problema a largo plazo. Son ocho, y eran inocentes. A este ritmo, cuando acabe el año serán noventa y seis.

Huit

Elles sont huit. Si elles étaient des députés d'un parti de majorité, elles pourraient peut-être débloquent la constitution Gouvernement de notre nation. Si elles étaient des sièges au parlement catalan, elles pourraient faire pencher la balance en faveur ou contre l'indépendance. Si elles étaient des témoins de l'affaire Nóos, elles auraient été décisives pour approuver ou réprouver la décision des magistrates qui vont asseoir Cristina de Borbón sur le banc des accusés. Si elles étaient mortes lors d'un attentat djihadiste, elles feraient l'ouverture des journaux télévisés de tous les pays du monde. Si elles étaient les subordonnés d'un puissant dirigeant régional pris la main dans le sac, les leaders nationaux de leur parti déclareraient qu'il n'existe aucune responsabilité politique de leurs supérieurs. Si elles étaient des travailleurs qui ont perdu leur emploi, elles ne représenteraient absolument rien du tout. Si elles étaient des tonnes d'aliments collectés lors une campagne de solidarité, nous serions très fiers de nous-mêmes.

Elles sont sept femmes et une petite fille d'un an et demi. Elles sont les huit victimes que le machisme criminel a récolté en un seul mois, celui de janvier 2016. Il y en a qui disent que c'est une tragédie insoluble, il y en a qui parlent de méchanceté individuelle de la part de certaines individus, il y en a qui comptent sur l'éducation pour résoudre ce problème à long terme. Elles sont huit et elles étaient innocentes. A ce rythme-là, quand l'année se terminera/s'achèvera, elles seront quatre-vingt-seize.

«Es como saltar desde el balcón sin un colchón debajo»

ENRIQUE DELGADO SANZ - 08/03/2016 *abc.es*

Enero fue un mes negro para las mujeres en España. Según los datos ofrecidos por el Ministerio de Sanidad, Asuntos Sociales e Igualdad, 8 mujeres fueron asesinadas por sus parejas o exparejas, exactamente 5 más que en el mismo mes del año pasado. Diciembre de 2015 marcó el máximo de asesinatos machistas desde julio de 2012. Esta **tónica ascendente** (*dynamique à la hausse*) se refleja, igualmente, en los recuentos anuales, que **dejan a las claras** (*mettre en évidence*) que algo no funciona porque, **desde el año 2011, el número de asesinatos machistas no ha parado de crecer.**

«Es como si te animan a saltar desde el balcón pero no te ponen **un colchón** (*matelas*) debajo». Con esta metáfora compara Exdra Noguera, secretaria y tesorera de la Asociación de Mujeres Víctimas de la Violencia de Género Miriadas, lo que sienten muchas mujeres que **se animan a** (*avoir le courage de*) denunciar.

Fátima Arranz, socióloga y coordinadora del Máster en Igualdad de Género de la Universidad Complutense de Madrid, prefiere hablar, por su parte, de la violencia contra la mujer como «un problema estructural» de nuestra sociedad. «Soluciones mágicas no hay. **Ojalá las hubiera** (*si seulement il y en avait*). Es un problema difícil pero hay que empezar por reconocerlo», suscribe Arranz, quien considera que los políticos no **hacen lo suficiente por** (*faire suffisamment pour*) erradicarlo o, al menos, por intentarlo. «Los poderes públicos no quieren afrontarlo», lamenta la socióloga, quien expone que **enfrentarse a un problema así tendría una importante incidencia electoral en aquel partido o representante que lo intentara.**

[...] **Mantenemos, como sociedad, que la violencia en los varones** (*garçons*) **es positiva.** [...] Los **medios** (*médias*) de masas y de comunicación son actualmente los canales por los que se distribuye ese mensaje. Arranz aboga por **controlar la violencia**

en cine y televisión, por ejemplo, algo que —si fuera posible hacer a nivel nacional— únicamente podrían hacer los legisladores, también conocidos como políticos. «Habría que decirles a las cadenas de televisión que controlaran que no hubiera tanta violencia, que se hicieran programas más igualitarios y claro, todo eso tiene un coste».

[...] **En España hay 52.005 mujeres maltratadas que se encuentran en situación de riesgo.**

[...] Arranz, es muy crítica con los políticos quienes, según su criterio, únicamente parecen concienciados durante los días previos al **25 de noviembre, el Día Internacional de la Eliminación de la Violencia contra la Mujer**. «Del 20 al 25 de noviembre se ponen en contacto con nosotras, después no volvemos a saber nada de ellos», lamenta Noguera, quien destapa que ésta es una práctica habitual entre los políticos, **sea cual sea su color** (*quelle que soit sa couleur politique*).

[...] «La violencia comienza mucho antes que el asesinato», resuelve Arranz. Quizá por ahí se pueda intentar algo porque con cada **suceso** (*fait divers*), además de perder una vida hay **otras tantas** (*autant d'autres*) vidas invisibles, como las de los hijos y familiares de las víctimas, que resultan, para siempre, marcadas.

EUROPA Y LA CRISIS DE LOS REFUGIADOS

PARA COMPRENDER LOS FALLOS DE EUROPA Y DE ESPAÑA QUE PONEN EN RIESGO LA IDENTIDAD EUROPEA POR NO ESTAR A LA ALTURA DE SUS VALORES EN LA GESTIÓN DE LA CRISIS MIGRATORIA

Decálogo para la crisis de los refugiados

ADELA CORTINA JOSÉ IGNACIO TORREBLANCA Elpaís 10/03/16

La crisis de asilo y refugio ha puesto **contra las cuerdas** a (*sur la corde raide*) las instituciones y los Gobiernos europeos. Hasta ahora, **su incapacidad para actuar** ha sido manifiesta: además de **carecer de** (*manquer de*) mecanismos adecuados para **gestionar humanitariamente el flujo de refugiados**, **se han dividido** (*se diviser*) **respecto a** (*concernant*) las medidas a tomar y han actuado **por su cuenta** (*chacun pour soi, de son côté*), en muchas ocasiones **contraviniendo** (*contravenir: bafouer*) los **valores éticos y los principios** en los que se sustenta el proyecto europeo. **El cierre** (*fermeture*) unilateral de fronteras y la negativa a (*refus de*) cumplir con los **compromisos** (*engagements*) de **realojo** (*relocalisation*) acordados no solo **ha sembrado** (*semer*) la **división**, sino que está reforzando las propuestas **xenófobas** y populistas de los enemigos del proyecto europeo.

Tan alarmantes como la débil reacción inicial son las propuestas con las que los Estados pretenden ahora solucionar la crisis. [...] El principio de **acuerdo entre la UE con Turquía** [...] **no solo es mezquino en su lógica, sino que ignora los problemas de derechos humanos y libertades en ese país**, concede un cheque en blanco al presidente Erdogan para reprimir a la oposición y a los kurdos **y no aporta soluciones a la causa final de todo el problema: la guerra de Siria**, en la que Turquía tiene un papel crucial.

La situación es inadmisibile. Se ha perdido una enorme cantidad de vidas y siguen en juego la existencia y el bienestar de miles de personas. Esa es la gran urgencia. Pero también **está en peligro la identidad europea, si la Unión no es capaz de gestionar caminos de salida a la crisis a la altura de sus valores.** La confluencia entre las razones morales y las de interés político fundamentan esta apelación a la acción, que articulamos en **diez propuestas.**

El primer principio de actuación debe ser el de **salvar vidas**, el **máximo número** (*plus grand nombre*) posible. Ese principio debe orientar la actuación de los responsables de fronteras y de **salvamento** (*sauvetage*) marítimo de la UE en el día a día.

Segundo. La Comisión y los Estados deben tomar todas las medidas necesarias y apoyarse solidariamente para **establecer mecanismos de registro y acogida** (*accueil*) efectivos y garantizar las condiciones de vida de los peticionarios de asilo en cuanto se procesen sus solicitudes.

Tercero. **Debe detenerse** (*s'arrêter*) **la suspensión de los acuerdos Schengen**, la proliferación de controles, vallas y las restricciones a la libre circulación entre los Estados miembros. Las amenazas de sanciones a Grecia o las propuestas de expulsarla de la zona Schengen no son la vía adecuada.

Cuarto. Los Estados miembros deben **cumplir los compromisos de reubicación** adquiridos, que son legalmente vinculantes y están amparados bajo las cláusulas de solidaridad establecidas en el Tratado de la Unión Europea.

Quinto. Precisamente por las dificultades que entraña la integración de un colectivo tan amplio y tan diferente de refugiados, es necesario hacer el máximo esfuerzo para **que la acogida sea un éxito.**

Sexto. Tenemos que **distinguir de forma diáfana entre el drama de los refugiados y el terrorismo yihadista.** Debemos ser firmes frente a los grupos interesados en utilizar esta cuestión como **coartada** (*alibi*) para cerrar puertas o estigmatizar a los refugiados. Plantear un falso dilema entre libertad o seguridad es inadmisibile: Europa es un espacio de libertad y derechos, donde no hay libertad posible sin seguridad ni seguridad sin libertad.

Séptimo. [...] **El fin de la guerra fría hizo pensar en una periferia bien gobernada, próspera y en paz donde las personas, los bienes e incluso las normas europeas circularan libremente.** Sin embargo, ese espejo se ha roto. Desde Ucrania hasta el Mediterráneo, Europa vive hoy rodeada de un anillo de inestabilidad y conflictos que le obliga a tomarse mucho más en serio la **necesidad de una defensa colectiva y una política exterior común que merezca tal nombre.** Sin ella, el proyecto europeo no será viable.

Octavo. El problema de los refugiados nos obliga a extender la mirada más allá de las **contiendas** (*querelles*) internas. La solidaridad debe darse también entre los países miembros de la UE y con los **socios** (*partenaires*) y vecinos, especialmente los **países de tránsito** con los que mantenemos acuerdos de asociación y unos lazos políticos y económicos privilegiados.

Noveno. **El problema de los refugiados tiene un alcance mundial y necesita soluciones globales.** Eso significa formular **una política** integral para responder al problema, **que contemple** (*qui envisage : action possible : subjonctif dans la relative*) medidas hacia dentro (diseñar formas de acogida, asilo e integración eficaces), pero también hacia fuera (información compartida, cooperación, diplomacia, ayuda mutua).

Décimo. Hasta la fecha, **España** ha sido un protagonista muy marginal en esta crisis. Nuestras **cifras de asilo y refugio son vergonzosas** (*honteux*), y el **incumplimiento de los acuerdos de reubicación**, flagrante. **La sociedad civil, los municipios y las**

comunidades autónomas han ido por delante del Gobierno, que no ha realizado un esfuerzo equivalente. Debemos recordar que la “marca España” también se construye desde una posición de compromiso ético con la justicia y la solidaridad en nuestro entorno, por lo que **instamos a este y al próximo Gobierno a que asuman** (enjoindre à quelqu’un de +inf) un papel de **liderazgo** (*leadership*) en esta cuestión que esté a la altura de las circunstancias.

IBEROAMÉRICA

PARA VER UNA FACETA DEL VÍNCULO (le lien) ENTRE ESPAÑA Y AMÉRICA LATINA

Las empresas españolas ejercen la diplomacia en Latinoamérica

ÓSCAR GRANADOS Elpais.com 6 MAR 2016

Los **empresarios españoles** han aprendido a navegar solos del otro lado del Atlántico. Desde **hace más de 25 años, cuando se inició el proceso de internacionalización en América Latina**, **vienen forjando** una red de contactos de primer nivel gracias a los grandes flujos de dinero que han desembolsado en los distintos países de la región. El **poderío** (*puissance*) que han logrado ha sido de tal envergadura que ya no les resulta imprescindible el apoyo institucional para **acrecentar** (*augmenter, accroître*) sus **negocios** (*affaires, business*) y aumentar las relaciones en Latinoamérica. Ya se mueven con más habilidad que nunca.

Un reciente acto de **Francisco González, presidente del BBVA**, es ejemplo de ello. El empresario español fue uno de los primeros en desembarcar en tierras latinoamericanas, hace casi dos décadas. **El pasado febrero** inauguró en la Ciudad de México el **edificio corporativo de la filial, el rascacielos más alto de la capital, fruto de una inversión de 600 millones de euros**. La capacidad de convocatoria del ejecutivo quedó patente: **logró reunir a la crème de la crème de la política y de la economía**. Desde el presidente Enrique Peña Nieto, al gobernador del Banco Central, Agustín Carstens, pasando por el ministro de Hacienda, Luis Videgaray, y el alcalde de la ciudad, Miguel Ángel Mancera. **El banquero** (*banquier*) **ha aprendido a nadar como “pez en el agua”** (*poisson dans l’eau*) en un mar de políticos latinoamericanos, reconoce una fuente de la institución bancaria en México.

Rafael Grasa, profesor de relaciones internacionales de la Universidad Autónoma de Barcelona, asegura que **“la diplomacia empresarial ha ido a una velocidad mucho mayor que las relaciones diplomáticas entre España y los diversos países de Latinoamérica”**. La política exterior española, que hasta inicios de este siglo promovió con **ahínco** (*obstination, zèle*) las inversiones en el exterior, ha perdido terreno y ha dejado **en las manos de los privados la tarea de ensanchar los lazos comerciales y productivos al otro lado del continente**, corrobora Alejandro Barón, analista independiente en economía política.

España y América Latina **han compartido** (*partager*) una relación más que **histórica**. Los países del subcontinente veían en Madrid la **puerta de entrada al mercado europeo**; por su parte, el país ibérico se distinguía, entre sus socios regionales, como **el trampolín** (*tremplin*) **hacia** (*vers*) el Nuevo Mundo. **Incluso** (*même*)

en las negociaciones para **lograr el ingreso en la Comunidad Económica Europea (CCE), en la década de los 80, este vínculo** (*lien*) se convirtió en uno de los mejores **baluartes** (*rempart*) para el Gobierno español. **Europa descubrió América Latina en 1986**, año en que España logró, después de nueve años de haberlo solicitado, formar parte del mercado único.

El gran impulso en esta relación trasatlántica fue el proceso de privatización que vivió América Latina en los noventa. El Banco de España reconoce que la **apertura del sector público permitió la internacionalización de las empresas españolas en la región**, pues entre 1993 y 2000 el 46% de la inversión extranjera directa (IED) española se dirigió a esa parte del mundo. En ese mismo periodo, el 55% de las inversiones realizadas fueron por la adquisición de un negocio, el 42% correspondieron a aportaciones de capital.

Pero una vez iniciado el **Siglo XXI, el escenario cambió.** América Latina ganaba peso en la economía mundial y se levantaba como un líder entre los países emergentes, **gracias a** la exuberancia que produjo el **auge de las materias primas** y [...] los gobiernos populistas de la región ha **diversificado sus alianzas político-económicas internacionales**, tratando de romper esa relación unívoca con España.

El **distanciamiento** (*éloignement*) no ha sido unilateral. **España también giraba la cabeza hacia objetivos más locales** y trataba de consolidar su posición en el interior de la Unión Europea, **concentrando su esfuerzo diplomático en Bruselas.** Meta que **se volvió prioritaria** (*devenir + adj*) con el **estallido** (*éclatement*) de la crisis económica de 2008. [...]

A pesar del descenso, **el interés de la clase empresarial española en Latinoamérica no desapareció ni siquiera** (*ni même*) **en el momento más álgido** (*culminant ; ici, critique, le plus fort*) **de la recesión.**

La política exterior española ha tenido tres vectores. El primero, durante mucho tiempo, se centró en **Iberoamérica.** El segundo, el **uropeísta**, se ha convertido en la prioridad, a la luz de que el **65% del comercio se realiza en el mercado comunitario.** El tercer vector ha sido una política más amplia, aquella relacionada con **EE UU, África, Asia** y otras partes del mundo.

La crisis económica ha torcido (*torcer : tordre, rompre ici*) **los equilibrios:** ha abierto una brecha en la relación y no ha permitido afianzar los lazos con América Latina. [...] Centroamérica y Sudamérica han sido los principales destinos de **ayuda oficial al desarrollo, que se ha visto afectada por la rebaja presupuestaria** (*baisse budgétaire, id. baisse du budget alloué à cette aide au développement*) bajo Zapatero y luego Rajoy.

La difícil coyuntura económica no es la única causa de la menor interacción entre las dos orillas del Atlántico. La polarización ideológica con algunos países sudamericanos ha contribuido a este alejamiento (*éloignement*). Un ejemplo son los enfrentamientos políticos con el fallecido Hugo Chávez, que han dejado episodios variopintos. Desde el “¿por qué no te callas?”, que espetó el entonces Rey Juan Carlos al mandatario venezolano en la Cumbre Iberoamericana de 2007, hasta las declaraciones de José María Aznar, en 2002, cuando recomendó a Chávez alejarse de “los modelos políticos como el cubano”. **Encontronazos** (*heurts*) más recientes se han producido entre Caracas y Madrid con la llegada de Nicolás Maduro al poder, en 2013, y con la encarcelación del líder opositor Leopoldo López. [...] No es el caso de México, Brasil y Chile, con los que se ha mantenido una relación de cordialidad, pero con muy pocos pactos en materia económica. **El agotamiento** (*usure, épuisement*) **en las relaciones diplomáticas también se ha apreciado en las Cumbres** (*sommet*) **Iberoamericanas,**

que patrocina España, y en donde la **ausencia de jefes de Estado ha sido constante en los últimos años**. En 2011, acudieron la mitad de los de 22 máximos representantes de esta comunidad **nacida en 1991**. En 2014, en el último de los encuentros celebrados, la cifra llegó a 15.

Esta pérdida de interés también se vincula con el nacimiento de diversas entidades regionales. Entre ellas, el Mercado Común del Sur (**Mercosur**), la Alianza Bolivariana para los Pueblos de América (**ALBA**) o la **Alianza del Pacífico**, que en muchas ocasiones **compiten** (*compétir, affaiblissement : se font concurrence*) entre sí y defienden sus intereses comerciales dentro de la misma región. Las cumbres Iberoamericanas se han convertido en una costumbre pero no son importantes para diseñar políticas, ni para lograr acercamientos económicos.

Las relaciones entre **empresarios** (*chefs d'entreprise*) y representantes de Gobierno se han mantenido al margen de este "enfriamiento". "Los empresarios no se han olvidado de la **facturación** (*chiffre d'affaire*) que pueden **sacarle a América Latina** (*redoublement du COI sous forme de pronom/ qu'ils peuvent tirer d'Am. Lat.*).

Pero [...] « España exporta más a Portugal que a toda América Latina. », llegó a decir Rajoy en una entrevista concedida a Radio Nacional en 2013.[...] **El comercio regional siempre ha sido prioritario para todos los países del mundo, por la cercanía y por compartir algunas legislaciones...** En América Latina, el comercio **se ha estancado** (*stagner*). [...] **En la relación económica entre España y América Latina siempre ha importado más la presencia empresarial que el comercio.** [...] **Las empresas españolas mantienen su interés y su compromiso con la zona.** El 77% de las empresas ibéricas tiene previsto aumentar sus inversiones en América Latina en 2016, frente a sólo un 6% que planean reducirlas.

AMÉRICA LATINA

ENFOQUE SOBRE LAS CRISIS POLÍTICAS QUE AFECTAN GOBIERNOS IZQUIERDISTAS

La fin d'un symbole

Courrier International, Editorial, 30 mars 2016

Le Brésil **bringuebale** (*tambalearse*), **au bord du gouffre** (*al borde del abismo*), ébranlé. A l'image d'une grande partie de l'Amérique Latine, dans ces pays où la gauche a dominé depuis une quinzaine d'années. **En Bolivie, Evo Morales vient de perdre un référendum qui lui aurait permis de se présenter pour un quatrième mandat – sinon plus.** **En Argentine, les « kirchnéristes »** (2003-2015) –le mari Néstor puis son épouse Cristina Fernández-, compromis par le népotisme et l'approximation économique, **viennent de laisser la place au centre droit.** **Sans parler du Venezuela chaviste, en faillite économique** -170% d'inflation, pénurie alimentaire, marché noir... Mais le pire aujourd'hui vient du pays symbole du sous-continent. Depuis la rapide **garde à vue** (*detención provisional*) –qui pourrait se terminer par une **mise en examen** (*ser imputado*)- **de l'ex-président Lula, héros de la gauche sud-américaine, le Brésil**

a atteint le paroxysme de la division : **manifestations** des deux clans, accusations croisées entre juges et politiques... Sans compter la **demande de destitution de l'actuelle présidente, Dilma Rousseff**. Ces dix jours qui ont ébranlé le Brésil, et ceux qui viennent, décideront de l'avenir du pays : il concerne un **vaste réseau de pots-de-vin distribués par l'entreprise publique pétrolière Petrobras** –dont Dilma Rousseff fut présidente du Conseil d'Administration... En Amérique Latine, la gauche **a fait long feu** (*ya ha durado bastante ; se va esfumando, etc.*). Voici venue l'époque des scandales, de la corruption et de la dérive économique.

CUBA

La révolution cubaine oublie-t-elle le socialisme ?

Sud Ouest, 20/03/16

Le Malecon, l'immense front de mer de La Havane, vibre le temps d'un concert de musique électronique. Le groupe Major Lazer est américain et la foule adolescente afflue de tous les quartiers de la ville et de la banlieue havanaise. [...] **Une jeunesse calme et qui vibre de plus en plus au son de la culture américaine.**

Au moment où **Fidel Castro a pris sa retraite pour des raisons de santé en 2006**, un tel concert aurait été impensable. Et encore moins la présence de leggings ou de te-shirts à l'effigie du drapeau américain. **Aujourd'hui, le capitalisme n'est plus maudit, il est même encouragé par Raúl Castro**, même si ce dernier clame régulièrement sur toutes les tribunes que jamais son pays ne renoncera au socialisme.

Cuba enregistre désormais **un demi-million de cuentapropistas (entrepreneurs à leur compte), soit trois fois plus qu'en 2010**. La Vieille Havane affiche **de plus en plus d'enseignes de luxe**, tout comme Vedado, le quartier des artistes où les restaurants privés fleurissent.

Si le tournant capitaliste voulu par Raúl Castro a amélioré l'état de l'économie cubaine et la condition sociale des cuentapropistas, **l'une des bases de la révolution, un système relativement égalitaire, a totalement été remis en cause**. Les frustrations sont de plus en plus importantes au sein des **Cubains qui travaillent pour l'Etat et qui gagnent entre 15 et 20 euros par mois et les retraités** qui doivent souvent se contenter de la moitié. « Je n'ai plus de famille. Alors je continue à vendre des journaux à 77 ans », conte Jorge, dans son petit kiosque à journaux de la Havane. Comme beaucoup de ses compatriotes, le vieil homme dépend de **la libreta (le carnet de rationnement qui attribue à chacun des produits subventionnés par l'Etat)**, qui lui procure chaque mois quelques livres de riz, de sucre ou d'huile, notamment. Pour le reste, c'est **la débrouille (el apaño)**. **Sous Raúl Castro, les produits de la libreta n'ont cessé de diminuer, sans pour autant être compensés par une hausse des salaires.** [...]

« Attention, tout n'est pas à jeter dans cette **révolution**. Loin de là », assurait récemment un observateur occidental, longtemps en poste à Cuba. Le **civisme demeure important, tout comme l'absence de violence**. Le socialisme cubain a su transformer le **secteur de la santé en première source de revenus à l'exportation, tout en conservant la gratuité pour les Cubains** (même si de plus en plus de médecins demandent « un regalito », un petit cadeau, à leurs patients).

L'immense majorité des Cubains, près de **80%**, **sont nés après la révolution et n'imaginent tout simplement pas de futur**. Une partie de la jeunesse pense que les

choses ne changeront jamais.

Au-delà de cet **apparent immobilisme**, la Havane, principalement, a beaucoup changé depuis un an. Les **touristes américains sont de plus en plus nombreux**. Barack Obama veut d'ailleurs y développer un tourisme américain de masse.

Ramon, agriculteur des environs de la capitale, est convaincu du **danger américain**, même s'il est critique sur le régime actuel. « Ici, il est interdit de protester. La loi, c'est ce que les deux frères nous disent », explique-t-il, avant d'ajouter : « les Américains n'ont jamais réussi à nous faire plier, même pendant la période spéciale (années 1990 après la chute de l'URSS) où l'on mangeait des feuilles de palmier, mais ils nous auront par le **commerce** ».

Les touristes seront bientôt essentiellement américains. Cuba et les Etats-Unis ont signé un accord pour 110 vols quotidiens entre les deux pays, soit plus du double des dessertes actuelles entre Cuba et le Canada, alors que les touristes canadiens sont, avec 1,2 millions, les plus nombreux de l'île. **Petit à petit, l'Amérique asseoit son emprise sur Cuba**, au risque de créer un monopole qui, il y a cinquante-huit ans, a amené à la Révolution cubaine.

Professeur du Centre d'enquêtes en économie internationale de l'université de la Havane, Jorge Mario Sanchez Egozcue demandait ainsi récemment, dans la revue cubaine « Temas », « s'il est convenable que tout le monde se convertisse en serveurs de mojitos et en joueurs de la Guantanamera ».

BRASIL

El megaescándalo que azota (toucher) a los poderosos (puissants) de Brasil
BBC Mundo, Brasil

Decenas de políticos investigados –incluido el expresidente Lula da Silva–, grandes empresarios presos y gobernantes inquietos: el "caso Petrobras" se volvió la peor pesadilla para varias de las figuras más poderosas de Brasil, donde la justicia está adoptando medidas que eran inimaginables poco tiempo atrás. [...]

Según los investigadores, se trató de un complejo mecanismo de **sobornos (pots-de-vin)** entregados por las **empresas constructoras (entreprises du BTP)** a directivos de Petrobras para obtener contratos multimillonarios con **la estatal (entreprise publique)**.

Los sobornos fluctuaban entre 1% y 3% del valor de los contratos. Se calcula que el esquema movilizó cientos de millones de dólares, en lo que la Procuraduría ha definido como **"el mayor escándalo de corrupción" de la historia de Brasil**.

Los delatores que colaboran con la justicia para reducir sus penas, incluido un exdirector de Petrobras, afirman que **el dinero financió personas y organizaciones políticas** como el gobernante Partido de los Trabajadores (PT), aliados y algunos opositores.

La lista de 47 políticos investigados, divulgada en marzo, incluye a miembros de distintos partidos brasileños. [...] La Procuraduría descartó investigar a la presidenta Dilma Rousseff, citando el impedimento constitucional de hacerlo con un presidente en ejercicio por actos ajenos a sus funciones.

Rousseff **encabezó el consejo directivo** (*être à la tête du conseil d'administration*) de Petrobras entre 2003 y 2010, años que incluyen el período en que ocurrieron los **desvíos** (*détournements*), pero ha negado que conociera las irregularidades.

La economía brasileña comienza a **sufrir el impacto** del escándalo. Y Petrobras, la mayor empresa pública brasileña, también sufre el desgaste: recortó inversiones. Por otro lado, **se vio reducida** la capacidad de acceso a créditos de las constructoras **investigadas** (*mises en examen, poursuivies*). Las empresas desarrollan grandes proyectos de infraestructura que emplean a miles de personas, pero **tienen prohibido** (*ont l'interdiction de*) firmar nuevos contratos con Petrobras y su situación inquieta al gobierno.

CHILE

Chile pone fin a la estricta prohibición de abortar

Le Monde, le 17.03.2016

Il était totalement interdit depuis la dictature de Pinochet. La Chambre des députés du Chili a autorisé, jeudi 17 mars, l'avortement en cas de viol, de malformation fœtale et de risque pour la santé de la mère. Le texte devrait être validé par le Sénat.

L'interruption de grossesse avait été possible pendant cinquante ans en cas de fœtus non viable et de danger pour la santé ou la vie de la mère. Mais le général Augusto Pinochet, au pouvoir entre 1973 et 1990, avait totalement interdit l'avortement en 1989, juste avant de quitter le pouvoir. Cette interdiction totale a été maintenue depuis le retour de la démocratie, en 1990, sous la pression de l'Église catholique.

En août 2015, le Congrès chilien avait approuvé un texte **visant à** (*destinado a*) dépénaliser l'avortement en cas de risque pour la vie de la mère, de malformation ou de grossesse due à un viol, dans un pays où l'interruption de grossesse est totalement interdite. **Cette première approbation du texte est nécessaire pour légiférer sur un thème de société particulièrement polémique au Chili, un des pays les plus conservateurs d'Amérique latine, où le divorce n'a été approuvé qu'en 2005 et où 70% de la population se déclare catholique.**